

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 121

Juin 1991

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
COLLÈGE DE FRANCE
Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

ISSN 0037-9379

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 121 Juin 1991

* Le texte de la conférence de M. Grenier paraitra dans un prochain numéro du Bulletin.

ASSEMBLÉE ORDINAIRE
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉGYPTOLOGIE

---

19 juin 1991

L'Assemblée s'est réunie à 17 heures sous la présidence de M. Jean Vercoutter, président.

Préambule du Président

«Mme. Véronique Laurent, notre Secrétaire, malade ne peut malheureusement être parmi nous aujourd'hui, elle vous prie de bien vouloir l'en excuser. M. Robert Souchet, membre du Comité directeur de la Société a bien voulu la remplacer, je l'en remercie et lui donne la parole».

Compte-rendu de la précédente Assemblée ordinaire

M. Robert Souchet donne lecture du procès-verbal de la précédente Assemblée ordinaire du 23 mars 1991 (BSFE 120), aucune observation n'est formulée.

Membres excusés

M[lle] Sylvie Bocquet, M. Charles Bonnet, M. Pierre-Marie Chevereau, M. Gabriel Chrétien, M. Pierre Combalbert, M[me] Christine Cuvillier, M. Jean-Claude Degardin, M[lle] Vera Droste, le Docteur Hagenmüller, M. André Laronde, M. Francis Malaurie, M. Arpag Mekhitarian, le Professeur Murat, M[me] Yvette Petrus, le Docteur Pierre Robine, M[me] Sudrie, le Professeur Heerma Van Voss.

Nouveaux membres

M. Joachim Dupuis, M. Hervé-Marie Hablot, M. Bernard Poyau, M. et M[me] François Torcol.

La prochaine assemblée, l'Assemblée Générale, aura lieu le samedi 26 octobre 1991.

Nouvelles de l'Égyptologie

— Du 10 au 11 mai 1991 le Fitzwilliam Museum de Cambridge a organisé un séminaire sur le thème «*Out of Africa: The art and Architecture links between Nubian and Egypt*». A cette occasion notre président a donné la «Glanville Memorial Lecture», intitulée «*Pharaonic Egypt and black Africa*».
— A l'occasion de l'ouverture de ses nouvelles galeries «Egypt and Africa», le British Museum organise un séminaire les 19 et 20 juillet prochain sur le sujet: «*Recent research in Nubia and the Sudan*».
— L'Association Internationale pour l'Étude de Droit de l'Égypte Ancienne (AIDEA), a réuni son conseil le 6 juin dernier pour mettre au point un colloque international qui traitera des problèmes institutionnels de l'eau en Égypte ancienne et dans l'antiquité méditerranéenne. Ce colloque se tiendra au château de Voguë en Ardèche du 25 au 27 juin 1992.
— La Société Archéo-Nil a tenu au Collège de France sa première assemblée générale le 8 juin 1991. A cette occasion M. Babacar Sall de l'Université de Dakar, a donné une conférence intitulée: «*L'Égypte et ses zones de contacts en Afrique: approche ethnographique à travers l'art rupestre*».
— Rappel du congrès de l'Association Internationale des Égyptologues qui se tiendra à Turin du 1° au 8 septembre 1991.

Publications récentes

Parmi les périodiques et ouvrages récents la Société a reçu:
— Cahier n° 1 de la Société d'Égyptologie de Genève: Odette

Renaud. «Dialogue du déséspéré avec son âme». Une interprétation littéraire.

— Bulletin de la Société des Fouilles de Tanis, volume 4 (1990).
— Archéo-Nil, n° 1 (Bulletin de la Société pour l'Étude des Cultures Prépharaoniques de la Vallée du Nil).
— Archéologie du Nil Moyen, volume 4, édité par Francis Geus.
— Boletin n° 2 de la Asociacion Española de Egiptologia (1990).
— R. B. Parkinson. «Voices from Ancient Egypt. An Anthology of Middle Kingdom writings». Londres, British Museum (1991).
— Monumenta Aegyptiaca, volume 5, édité par la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth: Roland Tefnin. «Art et Magie au temps des Pyramides».

TAUX DES COTISATIONS
pour 1992

Membres donateurs .... à partir de 1000 francs

Membres bienfaiteurs .... 400 francs
(avec service gratuit de la Revue d'Égyptologie pour ces deux catégories)

Membres titulaires .... 150 francs

Membres étudiants .... 100 francs
jusqu'à 26 ans

Libeller les titres de paiement au nom de:

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
C.C.P.: PARIS 2093 33 S ou par chèque bancaire.

Nous prions nos adhérents d'envoyer leur cotisation au début de chaque année civile.

À LA RECHERCHE DE BÉRÉNICE PANCRISIA DANS LE DÉSERT ORIENTAL NUBIEN

Alfredo et Angelo CASTIGLIONI
Giancarlo NEGRO
Varese (Italie)

Avant tout, je voudrais m'excuser auprès de vous parce que je suis obligé de lire mon exposé. Malheureusement, je ne parle pas bien le français et il vous serait difficile de me comprendre. Je voudrais vous remercier tous pour l'agréable accueil que j'ai reçu; mes remerciements particuliers au Professeur Jean Vercoutter pour son soutien pendant nos recherches, et pour nous avoir offert la possibilité de vous renseigner sur notre expérience à l'occasion de cette prestigieuse rencontre.

Je vais vous parler de la découverte dans le désert du Soudan oriental, le 12 février 1989, d'une ville historique véritablement importante: Bérénice Pancrisia.

Les ruines de cette ville, dont Pline l'Ancien parle déjà au premier siècle de notre ère, dans son «Histoire Naturelle», se trouvaient complètement oubliées au milieu d'un labyrinthe de rivières fossiles asséchées de temps immémorial, les ouadi. Il s'agissait d'une inquiétante toile d'araignée de vallées qui pénétraient dans les «Montagnes cristallines», des chaînes de schiste et de quartz qui s'élevaient sur de considérables étendues de sables au milieu de ce désert, effectivement peu connu.

L'histoire de la «ville d'or» commence à circuler et à allumer la passion et l'imagination des voyageurs à la fin du XIXème siècle. Ils furent nombreux à la chercher sur les montagnes impénétrables du désert oriental, mais personne ne réussit à l'identifier. Avec le temps, l'histoire fut petit à petit oubliée, et la ville commença à être considérée comme une belle «légende arabe». De plus, les européens de l'époque pensèrent qu'une telle ville n'aurait jamais pu exister

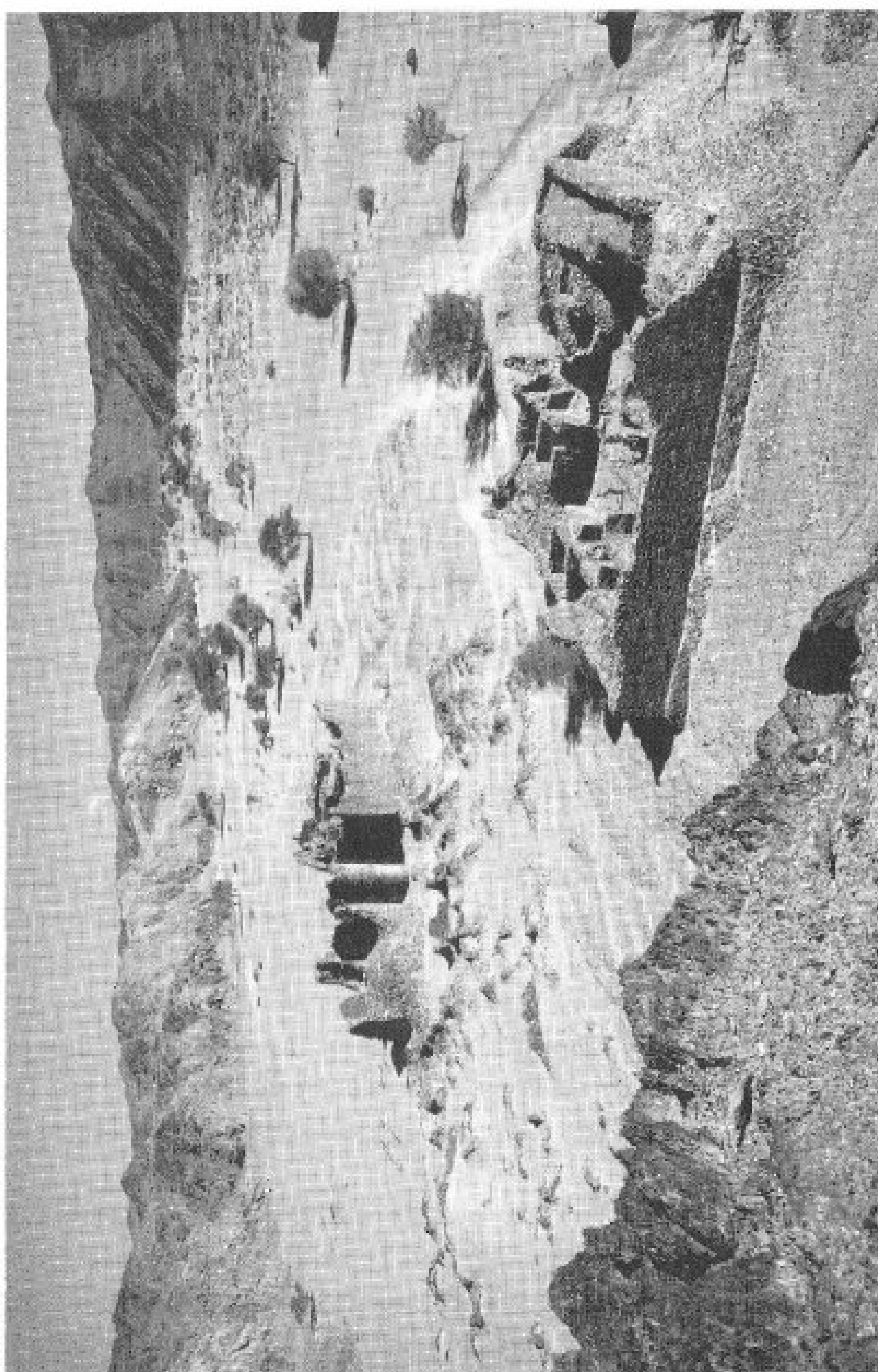


Fig. 1. — Une vue d'en haut de l'ouadi Allaki qui serpente en direction sud-nord. Au premier plan les deux châteaux-forts de Bérénice Pancrisia: derrière les deux bâtiments on remarque l'agglomération principale, située sur le franc-bord droit.

dans une des régions les plus stériles de la terre, dans un désert complètement inhabité, où il n'y avait ni oasis, ni puits, ni eau de surface.

Mais Bérénice Pancrisia avait pourtant été fondée et bâtie dans cette région impossible. Il n'y avait qu'une raison à cela: l'or! Elle était coincée entre les raides «Montagnes cristallines», là où se trouve la pierre dont parle Diodore de Sicile: «La matière d'où on a extrait le métal est une roche noire traversée par des filons de quartz blanc aux taches brillantes, d'une telle blancheur qu'elle dépasse la couleur de toutes les autres pierres». D'ailleurs la richesse en or de la ville devait atteindre des niveaux tellement exceptionnels qu'elle mérita, au moins pendant la période des Ptolémées, le fabuleux nom grec de Bérénice Panchrysos, «La Ville entièrement en or».

Nous avions décidé d'avancer dans cette zone complètement oubliée de la Nubie, à la recherche des anciennes mines du désert oriental égyptien et soudanais, afin d'achever l'enquête que nous menions depuis plusieurs années sur le sujet. Il nous avait fallu un an pour organiser l'expédition: il fallut nous équiper de moyens de transports assez particuliers — un camion Iveco 75 Pc à quatre roues motrices et un tout-terrain Nissan — afin d'assurer l'autonomie nécessaire à l'expédition.

Il nous a fallu aussi beaucoup de temps pour bien étudier les sources historiques, classiques, coptes et arabes, qui étaient nécessaires afin de correctement classer la région du point de vue historique et archéologique. Nous avons compris, alors, qu'il était effectivement difficile d'obtenir des informations récentes sur la région.

Ce fut par un beau matin froid que l'on arriva au Soudan, pendant le mois de janvier, après avoir hâtivement traversé l'Égypte et lentement parcouru 500 km sur le Lac Nasser, à bord d'un bac rudimentaire tiré à grand-peine par un remorqueur vétuste. M. Luigi Balbo était avec nous, ainsi que le Dr. Matio Sozzani, architecte.

Une fois débarqués à Wadi Halfa, chaleureusement accueillis par l'amicale population nubienne, il nous a fallu plusieurs jours avant d'obtenir les permis de voyage nécessaires. Enfin, nous laissâmes le Nil derrière nous en nous dirigeant à l'Est, vers la Mer Rouge et les «Montagnes Cristallines». En traversant le lit de plusieurs cours d'eau asséchés (les ouadi), qui grimpaient entre les montagnes, nous avançâmes dans le désert nubien.



Fig. 2. — En face du château-fort le plus imposant de Bérénice Pancrisia qui s'élève sur le côté sud-ouest de l'ouadi, on remarque la structure architectonique d'un bâtiment certainement plus ancien, presque recouvert par le sable.

Les mines d'or d'Um-Nabardi étaient notre première destination. Il n'était pas trop difficile de les atteindre, si l'on exclut le sable, qui dans cette région était particulièrement instable. Les mines n'étaient qu'à 50 km à l'est du Nil, et c'est pour cela qu'il s'agissait des seules mines encore utilisées dans un passé récent. En effet, au début du XX[ème] siècle, des anglais les avaient ouvertes et exploitées pendant quelques années. Sur place, on découvrit, avec les bâtiments anglais, les ruines d'un grand habitat ancien, bien conservé, constitué par plusieurs petites maisons de plan circulaire, les habitations des anciens mineurs où l'on découvrit des centaines de meules égyptiennes en brèche verte.

On se remit en marche de nouveau, en suivant notre itinéraire à travers le désert, parmi de fantastiques amas de granit noir. Comme on le soupçonnait, nous ne rencontrâmes aucune trace de moyens de transport mécaniques, ni de dromadaires, aucun signe visible de présence ou de passage d'êtres humains. Dans de rares zones au pied des montagnes, le sable avait permis à des buissons et aux jeunes touffes d'herbe de pousser; malheureusement, ils s'effritaient au moindre toucher, à cause du manque total d'humidité.

Nous nous engageâmes dans un grand ouadi qui traversait les montagnes. Après de durs efforts pendant quelques heures, afin de vaincre le sable qui s'opposait tenacement à notre passage, on aperçut sur l'autre versant du ouadi, une grande tache verte et, à côté, un grand bâtiment rectangulaire. Sur les collines avoisinantes, on reconnut des tours de repérage, d'autres constructions, et une grande route qui grimpait vers le sommet des montagnes.

On était arrivé, comme prévu, à Fort Murrat et à ses deux puits. Nous nous approchâmes des puits perdus dans la verdure de plusieurs acacias: ils étaient ensablés depuis longtemps. Sur un granit à côté d'un des puits, on découvrit un beau faucon gravé, à côté duquel il y avait un hiéroglyphe et le dieu Horus sous forme humaine, représenté en marche, avec une longue canne.

La partie la plus difficile du parcours commençait maintenant: il y avait le véritable massif qu'il fallait dépasser afin d'arriver dans la région où devait se trouver, sur la base des informations à notre disposition, la majeure concentration de mines d'or, la zone des Ouadi Gabgaba et Allaki. Les photos prises par satellite semblaient indiquer l'existence de quelques passages possibles.

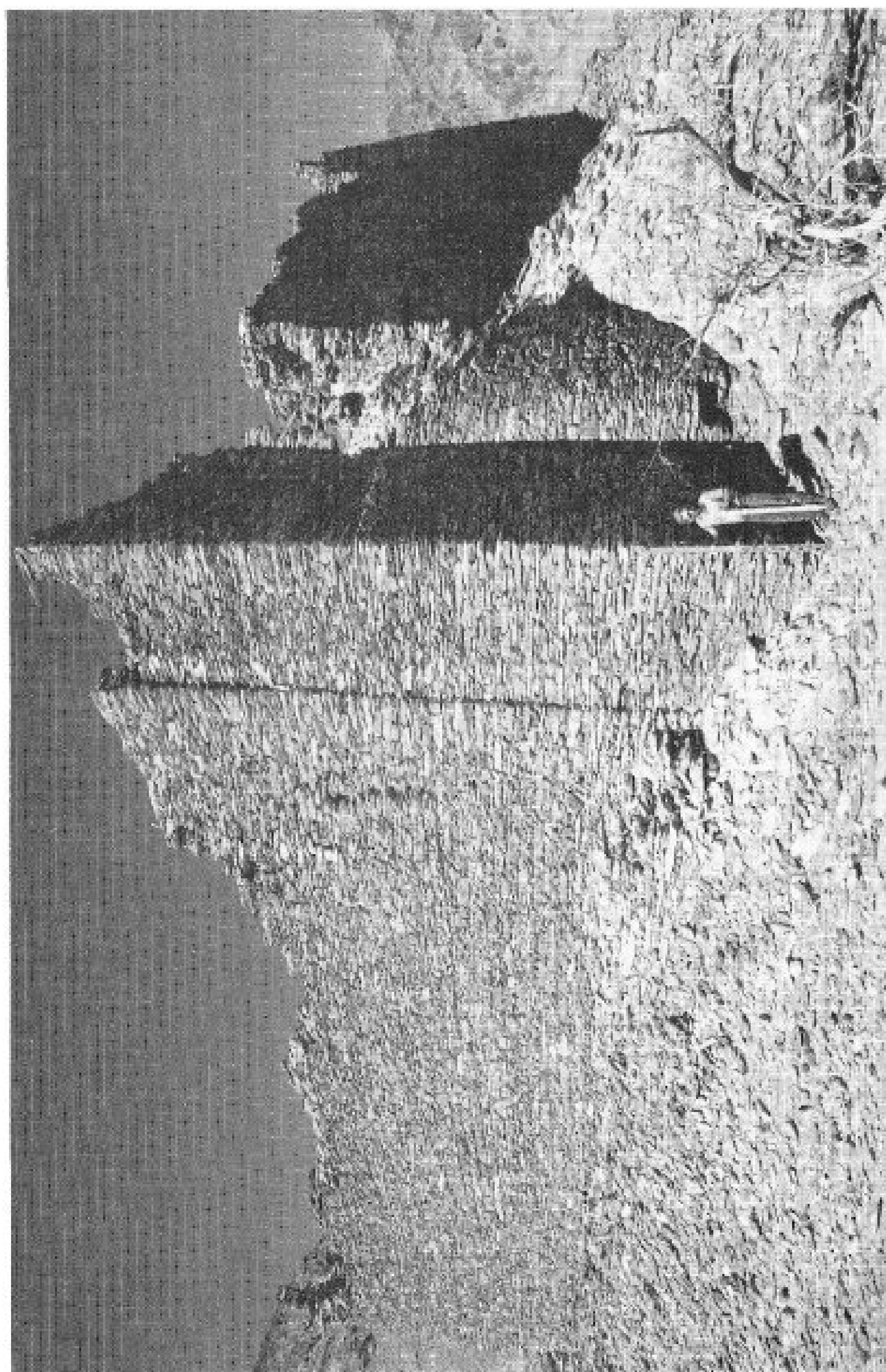


Fig. 3. — La muraille nord-ouest du château-fort principal de Bérénice Pancrisia présente aux extrémités deux tours carrées dont une partiellement écroulée. Cette dernière a été probablement ajoutée postérieurement, comme il est mis en évidence par les lignes de décollage dues aux différents tassements du matériel ajouté.

En effet, après avoir erré pendant quelques jours parmi d'inaccessibles amas de pierres, on aperçut un *alamat*, un grand signe en pierres en forme de pyramide, sur le sommet d'une colline. C'était la route la meilleure. Lorsque l'on arriva à la base de la pyramide, on aperçut immédiatement d'autres pyramides semblables, à un kilomètre de distance environ les unes des autres, leur alignement en direction orientale jalonnait l'ancien passage au milieu des puissants reliefs rocheux plongés dans le sable rougeâtre.

De là, on continua le long de l'ancienne route caravanière égyptienne qui, du Nil, menait au Ouadi Allaki, au centre de la région de l'or de Wawat. En avançant dans un dédale de monumentales montagnes de sable, nous rencontrâmes de nombreux témoignages qui nous confirmèrent avoir enfin retrouvé l'une des plus anciennes «voies de l'or»: un ancien parcours qui, de la Deuxième Cataracte du Nil, menait au territoire d'Akita, ancien nom par lequel les égyptiens nommaient le Ouadi Allaki. C'était la région la plus riche en or découverte par les anciens égyptiens.

Dans un premier abri, on découvrit, à demi plongées dans le sable, deux grandes amphores à eau qui remontaient probablement à la XVIIIe dynastie, avec une inscription hiéroglyphique très intéressante aussi bien par ses dimensions que par la précise exécution de chaque signe. On découvrit par la suite que l'inscription se référait à un personnage nubien très connu, le prince Heka-nefer qui, sous le règne d'Aménophis III, accompagna le Vice-Roi Merymose dans une expédition aux mines d'or du Ouadi Allaki. C'était justement notre destination.

En suivant les *alamats* et les indications, quelquefois décevantes, des photos du satellite, on découvrit un passage qui, en traversant les formations de grès de la zone, semblait représenter la seule possibilité d'accès au Ouadi Gabgaba et à l'ancienne région de l'or d'Akita.

Nous nous dirigeâmes vers ce passage obligé et, au milieu, nous rencontrâmes une roche de grès assez particulière. Sa surface lissée par le vent était couverte par des dizaines de hiéroglyphes, parmi lesquels, avec une grande émotion, on reconnut celui de l'or. Un autre hiéroglyphe présentait encore une fois le faucon Horus perché sur le symbole de l'or.

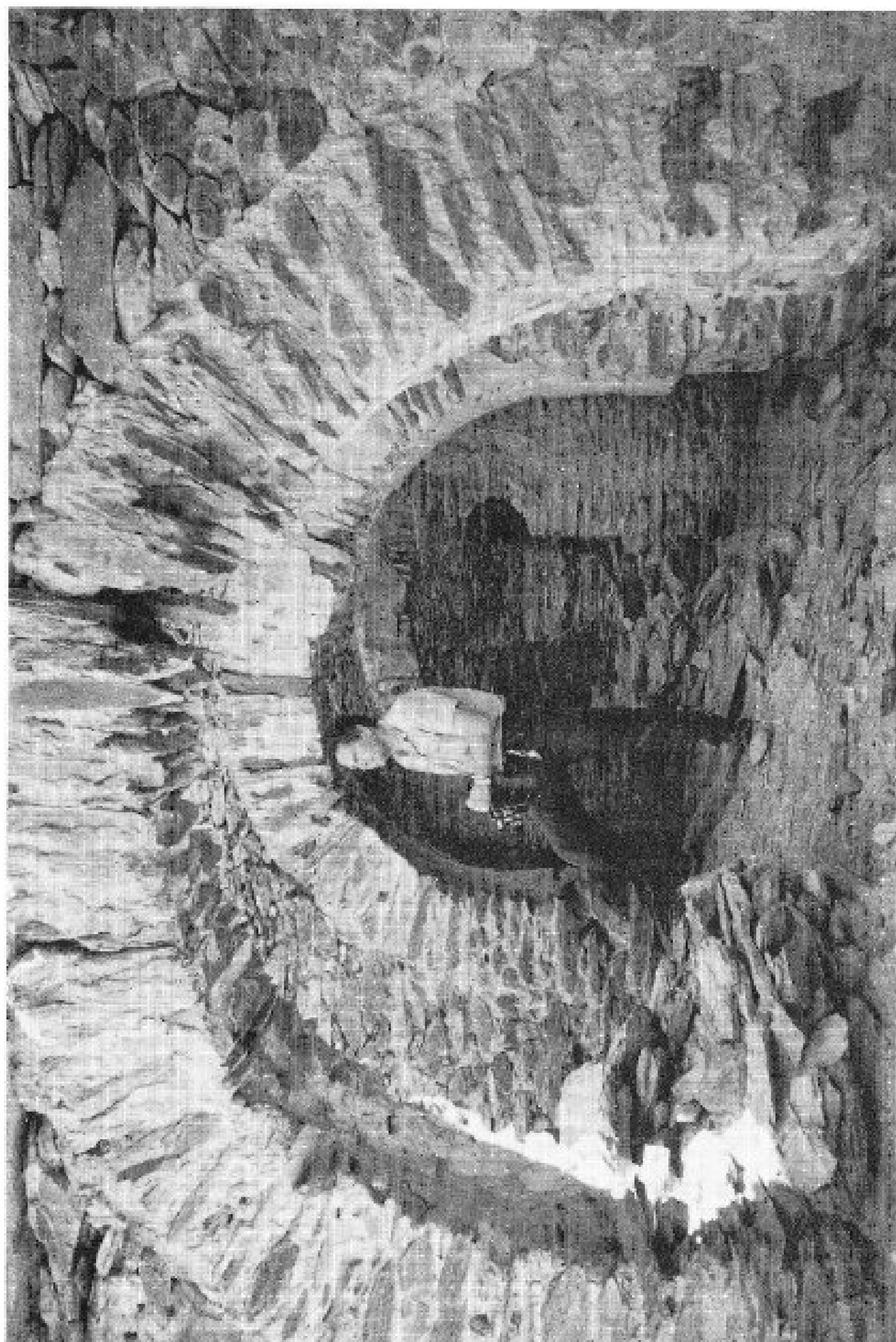


Fig. 4. — Les arcs en plein cintre à l'intérieur du château-fort principal de Bérénice Pancrisia, utilisés soit en portail soit pour supporter des planchers. Il sont bâtis de voussoirs en schiste cimentés avec du mortier de chaux.

Au-delà du passage, nous découvrîmes de nombreux établissements miniers, et par la suite nous rencontrâmes toujours plus fréquemment des centaines de centres, certains considérables, d'autres plus petits, tous établis selon la disponibilité de l'eau, toujours rare, et selon la présence du précieux quartz aurifère.

Parmi les différents groupes d'établissements, avec de véritables petites «maisons» qui en constituaient la partie principale, nous découvrîmes de nombreux outils abandonnés sur la poudre de quartz très fine: des pics, des broyeurs, de gros percuteurs en granit, mais surtout des centaines de meules à frottement, dont les plus anciennes étaient extrêmement usées.

Un peu partout, on observa des traces d'imposants travaux hydrauliques: barrages réalisés par des murs de pierres sèches de centaines de mètres de longueur, bassins de réception des canalisations rudimentaires qui grimpaient sur les flancs des montagnes afin de recueillir l'eau de pluie, rare mais si désirée. Nous sommes sûrs, en effet, que ce fut l'eau et non pas l'or, comme on pourrait le croire, l'élément le plus précieux de ces montagnes arides.

Les mines, dans les alentours des centres d'exploration, étaient à ciel ouvert, réalisées par d'importantes fouilles du sable fluviatile; ou bien grâce à des tranchées d'une centaine de mètres de long et jusqu'à 4-5 mètres de profondeur, ou encore par des puits ou des galeries creusés directement dans le quartz très dur.

Bien qu'il soit à présent difficile de dater les ruines du désert oriental nubien, il a été démontré que l'exploitation minière dura probablement des millénaires, au moins jusqu'à l'époque islamique. La présence d'enclos en forme de mosquée, de véritables cimetières musulmans, et en outre les témoignages des anciens écrivains arabes ne laissent plus de doute. Certainement les ruines les plus anciennes remontent au IIIe millénaire avant J.-C.

BÉRÉNICE PANCRISIA

Nous continuâmes notre voyage à travers le Ouadi Gabgaba. Les dimensions actuelles de la rivière asséchée nous impressionnaient encore. Le long de ses deux bords, il y avait les ruines d'établissements miniers. En suivant son parcours, nous arrivâmes enfin au



Fig. 5. — Le deuxième château-fort de Bérénice Pancrisia pris du haut d'une colline. On remarque la cour au milieu et les pièces se développant le long des murs périmétraux. Sur le côté est se trouvent les remparts orientés vers les sources de l'Allaki.

Ouadi Allaki. Une riche nappe phréatique sous le sable le rendait particulièrement riche en végétation, avec de nombreux acacias très verdoyants et de gros buissons en fleur.

Partout, il y avait de nombreux établissements miniers, des tombes, des tumuli, des stèles. Les montagnes alentour prenaient une couleur rougeâtre sillonnée par des filons de quartz blanc, et semblaient s'allumer d'une magnifique couleur rouge au coucher du soleil. On était enfin arrivé au milieu de l'ancienne région d'Akita.

Nous voilà, après quatorze jours de voyage et après avoir parcouru 850 kilomètres depuis le Nil, devant la découverte la plus importante. Au-delà d'un énorme tumulus constitué par de grosses pierres, peut-être les ruines d'un ancien tombeau à pyramide, voilà deux imposantes forteresses; un peu plus loin, nous entrevîmes les murailles en ruines et les voûtes d'un établissement urbain étendu, orienté nord-sud. Nous étions émerveillés et incrédules en face de cette découverte inattendue. C'était le coucher du soleil; déjà bas sur l'horizon, il éclairait les majestueuses constructions d'une couleur dorée, tandis que la lumière rasante en exaltait les ombres.

Parmi les multiples ruines de l'habitat, nous découvrîmes une véritable «ville», qui présentait un plan et une typologie qui remontaient probablement à la période ptolémaïque. L'habitat entier, certainement lié à l'activité minière, était assez grand et complexe: il s'étendait sur deux kilomètres en aval et en amont des deux châteaux. Le long du bord sud de l'ouadi, il y avait, sur un kilomètre, le probable centre de travail de l'habitat, caractérisé par des ruines de huttes circulaires et rectangulaires, où l'on exploitait probablement le quartz aurifère depuis l'époque égyptienne. Dans les huttes, nous avons découvert des meules à frottement probablement réalisées par les égyptiens, d'autres meules à rotation, des broyeurs, des pics, des percuteurs et des restes de quartz brut.

Entre les deux forteresses, les ruines d'un autre grand habitat étaient complètement submergées par le sable. C'étaient les deux forteresses qui présentaient l'architecture la plus intéressante, avec un plan presque carré, aux côtés d'environ 26 m., et des murailles massives qui souvent dépassaient encore 5 m. de haut.

La forteresse du nord-ouest, plus imposante que l'autre si l'on considère surtout sa hauteur, se présentait suivant un schéma ortho-

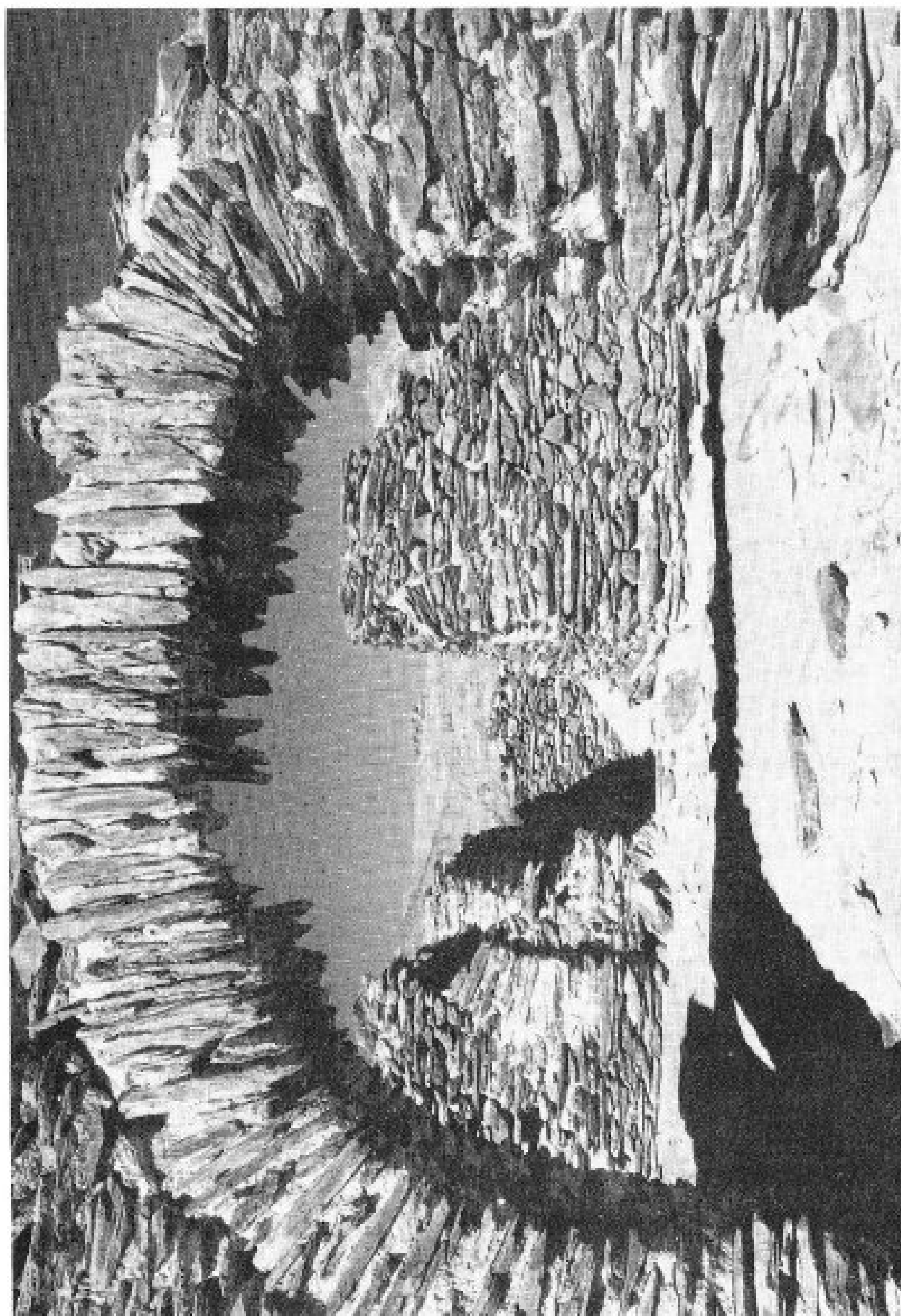


Fig. 6. — Un arc à l'entrée de Bérénice Pancrisia. Ces arcs représentent l'élément structurel le plus intéressant de la construction de la ville. La plupart se sont écroulés, quelques-uns toutefois ont résisté à l'écoulement des siècles et sont arrivés jusqu'à nos jours en bon état de conservation.

gonal régulier, avec un axe incliné de 30° au nord. Le plan rigoureusement orthogonal et la très grande complexité de distribution, due à une série d'interventions successives dans le temps, suggéraient l'hypothèse d'un établissement plus récent par rapport à l'autre forteresse.

Le «château» plus bas, avec des tours placées à côté des murailles et de l'entrée, apparaît en ce qui concerne le plan et le type de construction véritablement semblable aux constructions de typologie gréco-romaine.

Au nord-ouest des forteresses, d'autres établissements assez considérables étaient en ruines, recouverts par le sable. Ils témoignaient à l'évidence d'une ancienne crue qui a probablement détruit les constructions sur ce bord de la rivière.

L'habitat central, que nous appellerons par la suite plus simplement «ville», s'étendait sur 400 m, et une largeur moyenne de 150 m environ, en direction nord-sud, sur la rive droite de la rivière, en position légèrement surélevée par rapport à la grève. Il était ainsi protégé en cas de crue. Toutefois, les extrêmités au sud et au nord prouvaient que cet habitat avait sans doute été beaucoup plus étendu et que des zones entières de la ville ont été peut-être recouvertes par des alluvions.

Le caractère le plus important des vestiges tient aux intéressantes hypothèses qu'ils suggèrent sur l'urbanisme: le long d'un axe principal nord-sud, de 5 m de large, on devine des rues parallèles, et d'autres qui les coupent perpendiculairement, partageant ainsi la ville en zones distinctes. Les maisons individuelles étaient donc disposées suivant un ordre modulaire.

Le plan, en suivant des critères précis d'urbanisme, ainsi que la cohérence de l'architecture témoignent de la puissance du pouvoir central. Il s'agit probablement d'un établissement qui remonte aux Ptolémées, sinon même à une époque antérieure, et à une fondation qui succèda au plus ancien établissement minier, au sud, à proximité des deux forteresses. Le relevé des volumes d'habitation nous a permis de conclure que 10000 habitants environ vivaient dans la ville proprement dite. Mais si l'on considère les établissements avoisinants, ce chiffre pourrait peut-être être doublé.

Toute la zone des habitations était constellée de tessons de céramique de différentes typologies: égyptienne — pouvant remonter au

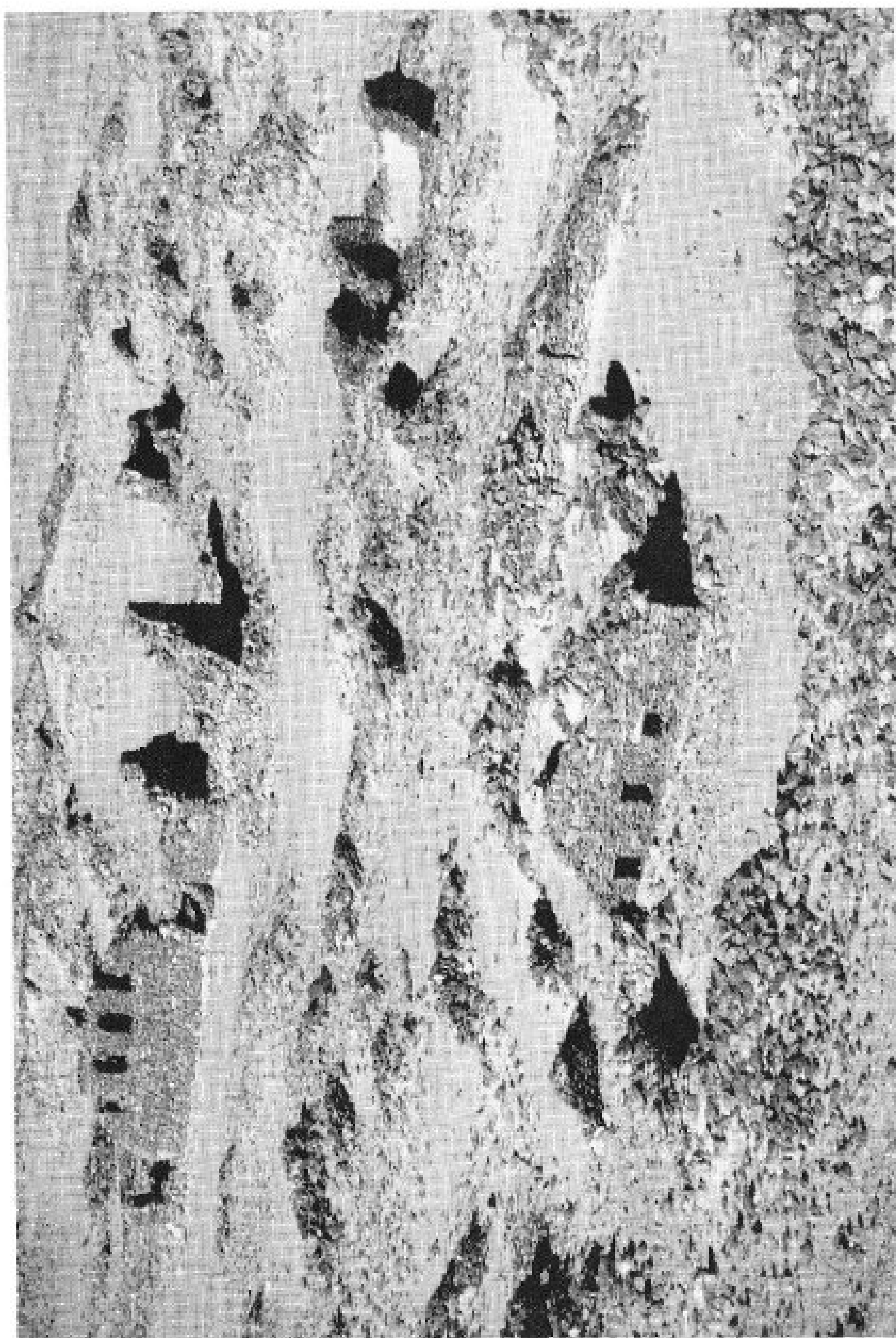


Fig. 7. — Une vue sur le côté sud-est de l'agglomération principale de Bérénice Pancrisia. Près de cette agglomération, à gauche et à droite de l'ouadi, les traces de bâtiments à plan circulaire ou rectangulaire, certainement plus anciens.

IIIe millénaire —, persane, nubienne, gréco-romaine, byzantine, arabe, ... De nombreux fragments de cuivre et de fer, ainsi que des scories, témoignaient d'une considérable activité métallurgique sur place. Parmi les découvertes les plus intéressantes, il faut mentionner une monnaie de Ptolémée I, un plateau de balance, deux petits poids de cuivre — sans doute utilisés pour peser la poudre d'or — la pointe d'une défense d'éléphant, et une parure constituée par une coquille soigneusement travaillée en forme de poisson.

Les mines étaient situées les unes à côté des autres sur les montagnes à l'ouest, en face de la ville et au sud du ouadi, derrière les deux forteresses. Sur ces montagnes, accessibles par différentes routes couvertes de morceaux de quartz, les vestiges d'un extraordinaire établissement minier s'étendaient sur plusieurs kilomètres carrés.

Dans cette zone, il était possible de repérer, ainsi que dans les alentours, des traces de l'exploitation et de la typologie du travail ancien de l'or: la récolte de poudre d'or dans les dépôts alluviaux, les fouilles en tranchée, en galerie ou à puits. Ces dernières, qui suivaient le filon d'or en profondeur, étaient probablement les plus impressionnantes: en pénétrant directement dans le quartz très dur, elles pouvaient atteindre jusqu'à 40-50 mètres de profondeur. Dans les puits comme dans les galeries, il y avait trace des anciens feux utilisés pour assouplir et broyer le quartz.

Nous ne pouvons que rappeler ce que Diodore de Sicile écrivait à propos de ces mines, dans le Troisième Livre de sa «Bibliothèque historique»: «A l'extrémité méridionale de l'Égypte, aux limites avec l'Arabie et l'Éthiopie, il y a une place riche en minéraux et surtout en mines d'or, où, avec beaucoup d'efforts, peine et fatigue, l'on extrait de l'or».

Diodore de Sicile conclut sa description en affirmant: «C'est donc ainsi que l'on extrait de l'or aux extrêmes limites de l'Égypte, avec de la peine et de grands travaux, qui nous démontrent comment il est facile d'obtenir le métal, qui ne peut être conservé qu'au prix d'un véritable engagement, et comment son emploi est le résultat de peines et de plaisirs. Pour le reste, l'exploitation de ce métal est tellement ancienne qu'elle nous est parvenue à travers les premiers pharaons».

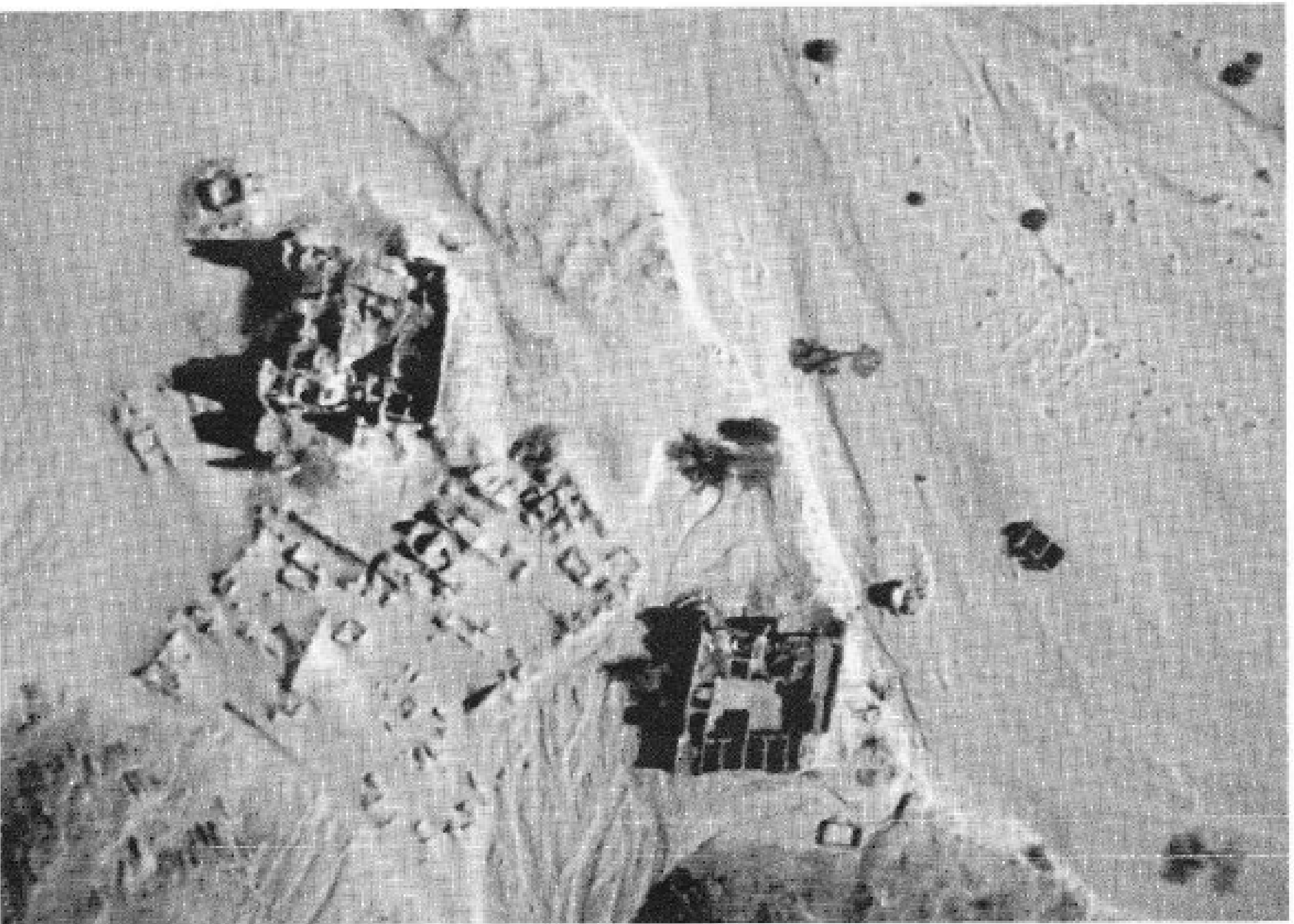


Fig. 8. — Les deux châteaux-forts de Bérénice Pancrisia pris d'une hauteur d'environ 400 m. Entre les deux châteaux-forts on peut remarquer la structure d'un bâtiment certainement plus ancien a demi recouvert par les sables.

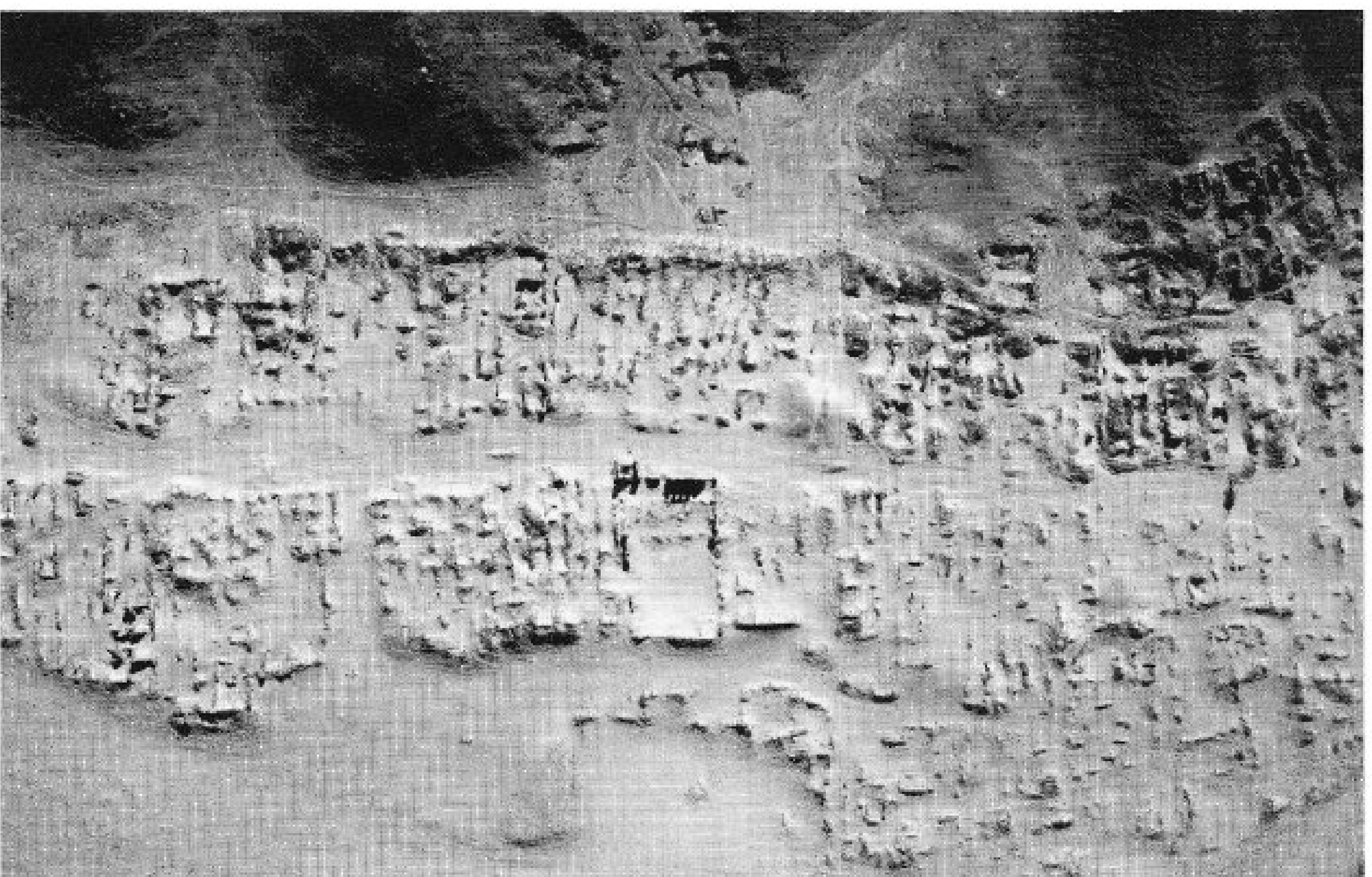


Fig. 9. — La partie centrale de l'agglomération de Bérénice Pancrisia d'une longueur d'environ 400 mètres. La photo, prise à près de 450 m. de hauteur, met en évidence l'axe routier principal croisé orthogonalement par d'autres routes qui délimitent les quartiers de la ville.

Il serait trop compliqué de décrire comment, après notre retour, nous avons cherché à identifier l'établissement découvert avec «Bérénice Pancrisia», la ville dont parle Pline, fondée ou plutôt fondée à nouveau par Ptolémée Philadelphe. Il nous a fallu plusieurs mois pour reconstituer l'histoire de cette ville, grâce aux textes des écrivains classiques et des géographes arabes. A présent les experts et archéologues qui ont eu connaissance de notre recherche et de notre matériel ciné-photographique sont convaincus, comme nous, que notre identification est correcte.

Il faut ajouter que la ville ne fut appelée Bérénice Pancrisia que pendant le temps où elle fut contrôlée par Ptolémée. Avant et après cette période, elle eut des noms tellement variés qu'à la fin on oublia son existence.

J'aimerais conclure mon propos en citant une invitation et un souhait formulés par le Professeur Sergio Pernigotti, égyptologue à l'Université de Bologne. Après notre découverte, la ville est désormais une réalité à la disposition de tous. C'est la science «officielle» et ses découvreurs qui doivent l'explorer, la fouiller et la présenter aux autres, afin qu'une redécouverte fortuite puisse devenir un véritable document historique.

Ce sera une longue entreprise, hérissée de difficultés, en raison des problèmes logistiques posés par des travaux dans une région inhospitalière et très éloignée, mais en même temps une entreprise qui implique une fascination particulière: une ville entière, assez bien conservée dans ses structures les plus récentes, une ville probablement habitée depuis une époque très ancienne jusqu'au Moyen Age. Des générations d'archéologues pourront étudier le site, en cherchant à établir la succession des différentes installations urbaines qui s'y sont succédées. Peut-être le sable doux, chaud et sec, qui recouvre des parties entières de la ville, cache-t-il encore des trésors? objets ou papyri qui nous aideraient à mieux comprendre la vie de la ville et de ses habitants.

J'espère vivement qu'il ne faudra pas trop attendre pour que commence l'exploration systématique d'un site archéologique aussi important, et que l'enthousiasme de la découverte ne sera pas suivi d'une nouvelle période d'oubli.

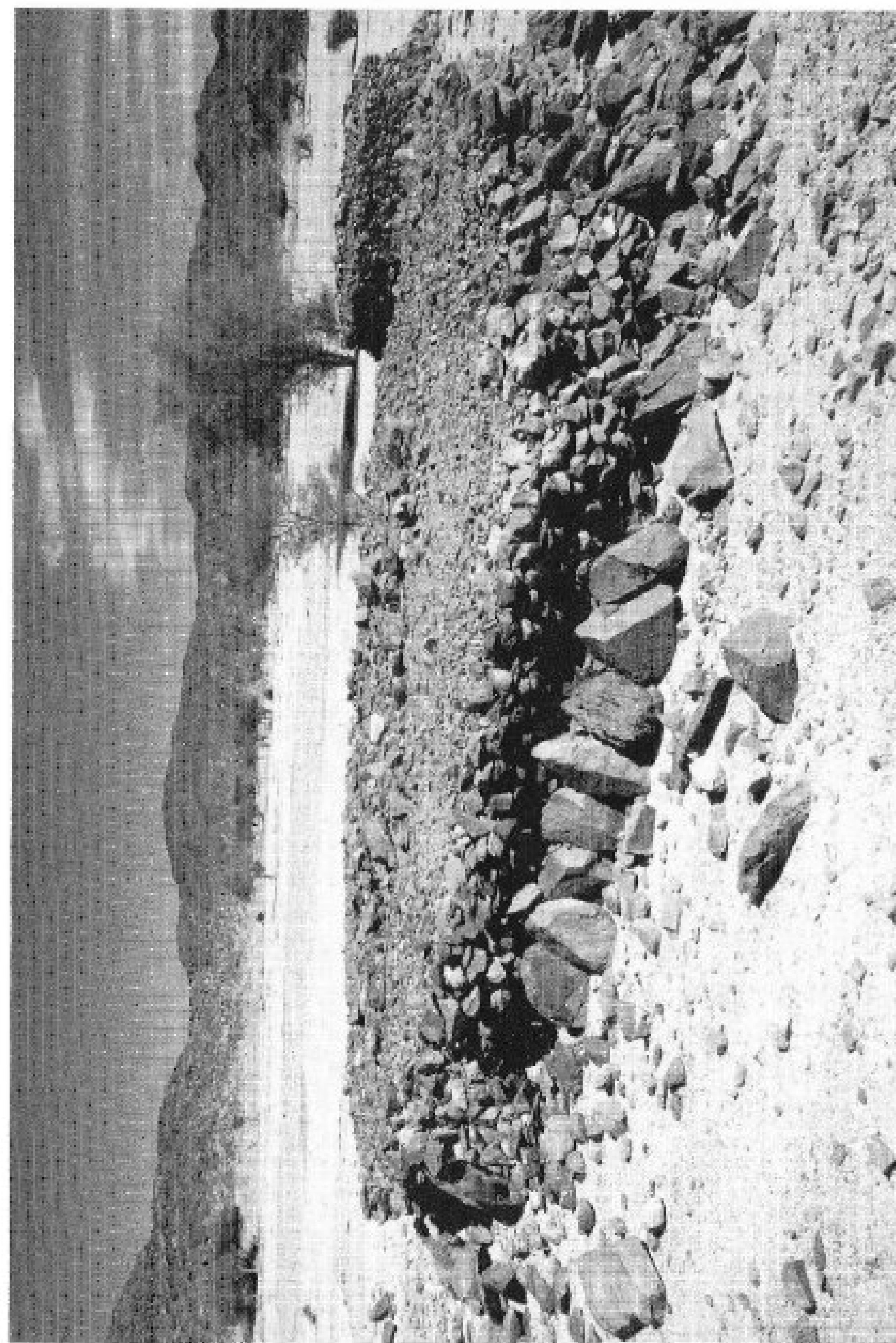


Fig. 10. — Un des nombreux tombeaux tronconiques découverts dans les ouadis aux alentours de Bérénice Pancrisia. Le diamètre moyen de ces tombeaux est d'environ 8 m.

J'aimerais vous montrer un film assez court, où nous avons résumé notre voyage et les phases principales de la découverte de Bérénice Pancrisia. Le commentaire est malheureusement en italien, mais je pense que les images sont suffisamment claires pour qu'une traduction ne soit pas nécessaire.

Pendant les quelques minutes encore à ma disposition, je voudrais passer des diapositives qui montrent plusieurs des établissements miniers découverts le long de notre itinéraire, ainsi que des habitats, de grandes nécropoles et des tombes isolées de typologies différentes. Chaque site a été soigneusement recensé, et sa position géographique établie avec précision.

Aucun commentaire n'accompagne les diapositives, parce que je crois que c'est à vous qu'il appartient d'évaluer l'importance d'une telle découverte.